



Théâtre du cru

Ivan Viripaev

Ivan Viripaev construit son théâtre sur les décombres de la société actuelle pour en faire éclater les paradoxes. Un détournement acerbe et d'une folle liberté, porté par l'élan du théâtre documentaire russe des années 1990.

Biographie/

Né à Irkoutsk (Sibérie) en 1974, Ivan Viripaev étudie à l'Ecole de Théâtre d'Irkoutsk, puis travaille comme comédien avant de revenir à Irkoutsk pour fonder sa propre compagnie. En 2000, il présente Les Rêves au Premier festival du théâtre documentaire à Moscou. Contraint de quitter sa ville natale à la suite de pressions exercées par des institutions théâtrales locales, il s'installe à Moscou en 2001 et participe à la création du « Centre de la pièce nouvelle et sociale » Teatr.doc. En 2003, Oxygène y est créé dans une mise en scène de Viktor Ryjakov. Ce spectacle reçoit de nombreux prix, en Russie et à l'étranger. Avec Genèse 2 (2004) et Juillet (2006), Ivan Viripaev prend ses distances avec le Teatr.doc. En 2005, il écrit et réalise son premier long-métrage, Euphoria. Il travaille actuellement à la production de son prochain film, Oxygène.

Un grand coup dans le ventre mou du culturellement correct ballonné de bonne conscience ! Avec Ivan Viripaev, c'est du théâtre en apnée qui file comme une tornade sur les attendus de la représentation, et dégoupille les interdits scellés dans la cire consensuelle du bien pensant. Le jeune auteur, comédien et cinéaste russe livre une diatribe aussi acérée qu'ironique contre l'état du monde et les errements d'une époque en perte de repères. Un geste qui tranche avec les fades ersatz et autres distractions corsetant la scène russe.

Si, au tournant des années 1990, la Perestroïka avait pu insuffler un tourbillon vivifiant

sur les planches, libérant d'un coup les auteurs cloîtrés sous le pesant couvercle du régime soviétique(1), l'effervescence moscovite et la prolifération de théâtres-studios plus ou moins expérimentaux se sont bien vite assagies. La solidarité et la passion pour la chose politique ne résistèrent guère à la pression « divertissante », voire à la discrète censure du « chacun pour soi » (2). Quant aux quelque 600 théâtres d'Etat disséminés sur le territoire, l'alternance continua à y primer sur l'alternative, le répertoire sur la dramaturgie contemporaine...

« Au temps de la maudite Russie des soviets, que les artistes ont quittée en riant de bonheur et en brûlant publiquement leur carte du Parti, il existait une opinion publique, malgré le Parti communiste, malgré le KGB. Les intellectuels, les créateurs avaient un système de valeurs et une influence sur les esprits et les âmes de leurs concitoyens. [...] Aujourd'hui, avec le capitalisme et la démocratie, la société civile n'est qu'une chimère. Car elle ne peut exister qu'en présence d'une conscience civique, d'une opinion publique, dont les personnalités culturelles doivent être le moteur », déplorait en 2002 Victoria Chokhina, dénonçant « les silences assassins de l'élite culturelle » dans la *Nezavissimaïa Gazeta*(3) .

Même constat pour l'auteur Mikhaïl Ougarov : «Aujourd'hui la tradition du grand théâtre russe est morte [...]. Nous n'avons plus de théâtre contestataire, de théâtre qui menace, ne serait-ce qu'un petit peu, le monde, soi-même ou la foule, ou un quelconque gouvernement. [...] Nos spectacles sont absolument inoffensifs. » (4)

Pourquoi avez-vous commencé à écrire vos propres textes ?

J'ai écrit ma première pièce, *Les Rêves*, à Irkoutsk. Je voulais créer un spectacle sur la vie d'aujourd'hui, sur mes amis qui, dans ces années 90, mourraient l'un après l'autre, victimes de l'héroïne et du SIDA. En 1998, en Russie, la dramaturgie contemporaine commençait tout juste à émerger. Il y avait les textes d'Olga Moukhina, mais le *Teatr.doc* n'était qu'au stade de la conception. Voilà pourquoi j'ai été obligé d'écrire. Ensuite, j'ai déménagé à Moscou et j'ai de nouveau écrit des pièces, pour moi : d'abord *Oxygène*, puis trois autres : *Le Jour de Valentin*, *Genèse N°2* et *Juillet*. Du coup, on me considère comme un dramaturge.

Pourquoi avez-vous participé au projet artistique de Teatr.doc ?

Elena Gremina et Mikhaïl Ougarov ont fondé *Teatr.doc* et m'ont invité à participer à sa construction et à son aménagement. À cette époque, on nous a viré, moi et ma compagnie, de notre petit lieu à Irkoutsk. Les autorités culturelles locales ne voulaient ni de mon théâtre, ni de moi. D'ailleurs, aujourd'hui, elles n'en veulent toujours pas... Je suis venu à Moscou avec mes acteurs et nous avons commencé à jouer *Les Rêves* au *Teatr.doc*, et ensuite j'ai créé *Oxygène* dans ce même lieu.

Comment définiriez-vous votre démarche artistique ?

Je m'occupe à accomplir ma tâche, ce qui constitue le seul instrument qui me permette d'apprendre sur moi-même et sur le monde. C'est mon chemin sur cette terre.

Comment collectez-vous et utilisez-vous les « matériaux » du réel dans votre travail théâtral ?

L'art est plus réel que la vie que nous voyons. *La Joconde* nous transmet un message sur la réalité véritable, tout comme la musique de Bach. La vanité du monde nous masque la réalité de l'esprit : ce que nous voyons dehors est un faux, une réalité inventée, une vanité, dans laquelle l'essentiel est voué aux consommateurs. Les humains y sont des êtres insignifiants. Leurs manifestations suprêmes ne sont possibles qu'à travers l'art, pas de l'art qui divertit, mais l'art dont parlait Aristote.

Dans *Genèse 2*, vous utilisez des textes d'Antonina Velikanova, patiente psychiatrique (imaginaire ?) et votre correspondance avec elle. Pourquoi ?

Antonina Velikanova a mis fin à ses jours. C'est un choc terrible. Je ne peux pas aborder ce sujet.

Le texte semble souvent chez vous débarrassé de toutes les précautions oratoires qui enrobert (et dissimulent) les pensées des locuteurs, et dégagé aussi des impératifs de la logique. Est-ce une façon de dévoiler ce qui habituellement est caché, policé, par le langage ?

J'essaie d'écrire sur l'invisible. Sur la réalité véritable, la réalité spirituelle, cachée à nos yeux. Et malheureusement, nous sommes aveugles.

De par la musicalité et l'absence de personnage classique, vos pièces appellent-elles un travail spécifique de l'acteur ?

L'acteur doit appréhender et interpréter le texte comme une partition, qui alors ouvrira à l'intérieur de lui ce qu'il n'attendait pas lui-même. Impossible de commencer à travailler avec une conception personnelle préétablie. Je recommande de le lire d'abord. Et de s'écouter soi-même.

Les questions de la conscience morale, de la perte de repères, de Dieu... la « tragédie du sens » sont très présentes dans vos pièces. La question du spirituel vous semble-t-elle essentielle aujourd'hui ?

Un spectacle, c'est une pensée philosophique donnée comme un nerf, que le spectateur comprend non pas avec sa tête mais avec son cœur. Le spectateur *ressent* la pensée. Le théâtre intellectuel ne peut accomplir cela, tout comme le théâtre basé uniquement sur les sentiments sans être renforcé par une pensée n'est pas un objet d'art véritable.

Que veut dire parler de Dieu dans la société russe actuelle ? Vous puisez beaucoup dans la Bible... Pourquoi ?

Parler de Dieu veut dire se parler à soi-même. Peu importe que vous soyez croyant ou pas. Je suis athée, mais j'aime Dieu plus que tout au monde. Aucun autre sujet ne m'intéresse.

Etes-vous pessimiste sur la situation de votre pays ?

Pas plus que par rapport à la France.

Certains journalistes ont dénoncé le silence des élites artistiques, notamment par rapport à la guerre en Tchétchénie, aux dérives autoritaires du président Poutine et aux attaques contre la liberté de parole. Qu'en est-il ?

J'ai honte pour les Français qui marchent dans Paris avec de tracts et banderoles soutenant les combattants tchétchènes. C'est immoral. C'est une guerre terrible. Qui, parmi vous, a regardé, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, Bassayev dans les yeux ? Ou peut-être avez-vous perdu vos enfants à Beslan ? Nous ne nous occupons pas de nous-mêmes, mais toujours des étrangers et c'est là que réside le problème principal de ce monde qui n'a pas de conscience. Dans la guerre en Tchétchénie, il n'y a pas de bons et de mauvais. Là-bas les assassins tuent d'autres assassins, comme dans n'importe quelle guerre d'ailleurs. Concernant Poutine, je ne cède jamais à toutes ces déclarations absurdes concernant sa prétendue tyrannie. Chaque pays a le président qu'il mérite. Votre gouvernement n'est ni mieux ni pire, sans parler du gouvernement américain. Je propose à tout le monde de regarder dans son propre cœur. C'est parce que nous ne le faisons pas qu'il y a des guerres sur terre. Voilà ma proposition :

Français et Russes, occupez-vous chacun de votre propre théâtre, vous n'en avez tout simplement pas, et peut-être que la guerre en Tchétchénie s'arrêtera. Je suis absolument sérieux. L'homme qui vous parle ne soutient pas la politique de son président. Mais toutes ces organisations qui soutiennent les assassins me donnent la nausée.

La censure politique pèse-t-elle actuellement sur les artistes de théâtre ?

Moi, soussigné Ivan Alexandrovitch Viripaev protestant contre la politique de Poutine, je déclare en toute responsabilité que les artistes ne subissent aucune pression en Russie. Je fais et je dis ce que je veux, je déclare partout et ouvertement ma position, et le FSB (ex KGB – Ndlr) ne m'a encore jamais téléphoné. Arrêtez cette absurdité. Ce qui se pratique en Russie, c'est du business, pas de la politique. Si je ne touche pas au pétrole, personne ne touchera à moi.

Artiste(s) :

Ivan Viripaev metteur en scène

Gwénola David rédacteur

Entretien réalisé, par mail, par Gwénola David, traduit par Tania Moguilevskaia

Remerciements à Gilles Morel ainsi que, pour la documentation, à l'Inist (Institut de l'information scientifique et technique)